

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Antoine GAY

De l'inutilité des études classiques,
partie I

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1917, tome 16, p. 103-105

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

De l'inutilité des études classiques

Premier article.

Il est une chose qu'on ne répète pas assez aux jeunes gens qui font leurs études classiques, une chose dont pourtant il importe qu'ils soient profondément convaincus, c'est que leurs études ne leur serviront à rien. Et parce qu'on a négligé de le leur dire dès le début, on entend trop souvent, jusque dans les classes supérieures des collèges, cette objection vraiment déplacée à pareille altitude : « A quoi bon le grec, le latin, les mathématiques ? A quoi tout ce fatras pourra-t-il me servir ? » — « A rien, mon pauvre et cher ami ! A rien du tout, mais vous devriez le savoir ! » C'est, à mon avis, la seule réponse raisonnable qu'on puisse faire à cette objection. Car je ne pense pas qu'il y ait lieu de tenir compte des rares occasions où l'on pourra faire usage ou même seulement faire montre des connaissances acquises au collège. Il existe, je le sais, des apologistes qui prétendent établir l'utilité directe du grec et du latin, mais je crains fort qu'ils ne perdent leur grec et leur latin avant d'avoir convaincu personne.

« Le latin, disent-ils, est indispensable aux juristes pour étudier le droit romain, et le grec aux médecins pour connaître à fond l'art de traiter les maladies. »

Eh ! qu'on traduise donc, une fois pour toutes, en bon français, à l'usage de nos légistes, les Pandectes et les Institutes, et qu'on ne nous parle plus de la langue de Cicéron !

Quant à nos modernes thérapeutes, — un mot grec, saluez ! — sans être très au courant de l'évolution de la médecine, je ne pense pas qu'ils en soient encore aux méthodes de Galien et d'Hippocrate, et je veux croire que c'est un progrès.

Mais passe encore pour le latin ! On peut plaider, en sa faveur, les circonstances atténuantes, et nous, Latins, nous lui sommes apparentés de trop près pour le renier sans nous renier un peu nous-mêmes. Mais le grec, encore une fois, le grec !

« Le grec ! s'exclament certains professeurs, dont les intentions sont plus louables que leurs arguments ne sont convaincants, le grec ! mais il vous fera comprendre une foule de mots que vous n'auriez jamais bien compris sans lui. » Et les voilà qui chantent le grec sur le mode lyrique, et, appuyant leurs affirmations par des exemples, décomposent, devant un auditoire mal disposé, quelques paires de mots baroques, dont l'étymologie, du reste, est loin de donner toujours l'exacte signification.

« Mais, après tout, pourrait-on leur répondre, si au seizième siècle nos bons aïeux ne s'étaient pas engoués sottement de cette langue depuis longtemps démodée, s'ils avaient continué à pratiquer l'axiome plein de sagesse : *graecum est non legitur*, nous aurions bien fini par baptiser pourtant toutes les inventions modernes, et la langue n'aurait pas été encombrée de mots longs d'une toise, anthropopithèques, parallélépipèdes, ichthyotypolite, épiplosarcomphale, etc., etc., et nous aurions évité pas mal de logomachies, — en français, « chicane de mots » — et nous ne voyons pas bien ce que nous y aurions perdu. Si donc, pendant quatre siècles, on a fait fausse route, il est temps de revenir enfin de ce trop long égarement. » Et que voudrait répondre, à pareille argumentation, un professeur de bonne foi ?

L'apologie des mathématiques par leur valeur pratique n'est guère plus convaincante. Il me souvient d'un professeur distingué autant que regretté, qui, dans le but louable de nous intéresser aux sciences exactes se croyait obligé de nous en rappeler les applications pratiques.

Je veux croire qu'il réussit à donner à quelques-uns de mes condisciples une belle passion pour les mathématiques, mais je sais bien que son apologie me laissa toujours parfaitement sceptique. J'étais dès lors bien assuré de ne tirer jamais aucune application pratique de l'hélice ni de la parabole — j'en suis maintenant plus convaincu que jamais — ; il me semblait que tout ce qu'il pouvait y avoir d'« applicable » dans cette science pour les neuf dixièmes d'entre nous aurait pu s'apprendre aussi bien en douze leçons, et qu'il était donc parfaitement inutile de nous faire perdre tant d'heures précieuses à étudier les variations du trinôme du second degré ou les propriétés du triangle sphérique. Voilà comment je raisonnais, en ce temps-là, et je le dis en toute humilité, je crois encore que j'avais raison.

Aussi, quand après avoir fait partie pendant quelque vingt ans du corps enseigné, il fallut passer dans le corps enseignant, étais-je bien résolu de ne pas donner dans le travers que je condamnais chez d'autres, et l'une des choses que je tenais le plus à faire comprendre aux étudiants, c'est que leurs études classiques ne leur serviraient à rien... à rien, si ce n'est à former, à développer, à assouplir leurs facultés intellectuelles.

Parlons sans paradoxe : les études secondaires classiques n'ont pas, ne doivent pas avoir pour but de donner des connaissances *immédiatement utilisables* ; il est donc maladroit de les soutenir en essayant de montrer leurs avantages pratiques.

Ch^{ne} Antoine GAY.